

MOUCH 1915 SELON ALMA JOHANSSON

ANAHIDE TER MINASSIAN

L'extermination de la population arménienne du Târon, durant l'été 1915, est un fait établi. La tragédie a signifié, comme ailleurs, la fin d'un monde. Mais elle a signifié, plus qu'ailleurs, une catastrophe irréparable. Durant plus de deux mille ans, à travers les vicissitudes de l'histoire, la province du Târon avait été la citadelle symbolique de la résistance et de la culture arméniennes. Là, avait régné la famille des princes Mamikonian, dont les hauts faits ont été consignés par Moïse de Khorène ; là, était né Mesrob Machtotz le génial inventeur de l'alphabet arménien ; là, s'étaient déroulés les épisodes de l'épopée populaire médiévale **David de Sassoun** ; là, étaient apparus les premiers **fédais**, ces héros arméniens des Temps modernes ; là, existaient encore jusqu'en 1915 de prestigieux monastères arméniens (Sourp Karapet, Sourp Arakelotz Vank) où affluait, les jours de fête, la foule des pèlerins.

La controverse qui oppose historiens turcs et arméniens sur le génocide de 1915, se double dans le cas du Târon, d'une autre controverse entre historiens, chroniqueurs et dirigeants des partis politiques arméniens à la recherche, depuis 1918, des causes qui ont mené à la disparition de plus de 100.000 Arméniens, habitants de la Plaine de Mouch, de la ville de Mouch et du Sassoun durant l'été 1915. La recherche des causes a conduit à la recherche des responsabilités et pas seulement des responsabilités turques. L'autopsie de la défaite — comme après toute grande défaite nationale — a divisé les survivants et a suscité, durant des décennies, dans la diaspora une polémique sur la stratégie et la tactique de la Fédération Révolutionnaire Arménienne ou F.R.A. (alliance avec les Jeunes Turcs ? formation des corps des Volontaires au Caucase ? auto-défense ? insurrection ?)⁽¹⁾.

La catastrophe militaire de Sarikamish (janvier 1915) qui a conduit à l'anéantissement de la III^e Armée ottomane dirigée par Enver Pacha, l'avance de l'armée russe coupée de retraites forcées ou tactiques, la proximité et les déplacements du front, l'auto-défense victorieuse des Arméniens de Van accueillant le 5/18 mai 1915 les Volontaires arméniens du Caucase et l'avant-garde de l'armée russe⁽²⁾ ont été, sans aucun doute, utilisées par

le gouvernement jeune-turc pour invoquer la «trahison» des Arméniens et justifier leur décision de les déporter en Mésopotamie. Une décision qui, cependant, dans le cas du Târon ne fut pas appliquée. Les Arméniens du Târon ne dépassèrent pas les limites de leur terroir : ils furent massacrés *in situ* selon une méthode primitive et par des moyens atroces.



La destruction systématique de la population arménienne dans la plaine et la ville de Mouch est un des épisodes les moins bien connus du génocide de 1915. L'absence de travaux de recherche fondée sur le dépouillement des archives ottomanes est un fait général caractéristique de l'historiographie du génocide arménien. Elle se double ici de la rareté des témoignages, conséquence elle-même de l'isolement géographique de la région aggravée par l'état de guerre, de l'absence de représentants diplomatiques des Puissances Centrales ou des Etats neutres, tel le consul américain Leslie Davis à Kharpert, du petit nombre de survivants arméniens ou du nombre encore plus réduit de missionnaires allemands.

C'est pourquoi le témoignage de la missionnaire suédoise Alma Johansson qui se trouve à Mouch au moment des événements peut être considéré comme un témoignage capital. Elle travaille en effet dans une des rares institutions allemandes de la région, c'est ce que confirme Vahan Papazian.

«J'avais d'excellents rapports avec les institutions des missionnaires allemands. C'étaient des demoiselles qui dirigeaient les orphelinats pour filles. L'une d'entre elles était allemande, et autres scandinaves. «Schwester» Christina, en particulier, pour avoir longtemps vécu dans le Târon et le Vaspourakan était la plus familiarisée avec notre milieu. Tout aussi remarquable, la suédoise «Schwester» Bodler (sic !) était une missionnaire intelligente, sérieuse et compétente, qui a rendu des services inappréciables à la population de Mouch»⁽³⁾. Fin mars 1915, Vahan Papazian rend visite à «Schwester» Christina dans son orphelinat. Il y rencontre un officier allemand se rendant en mission dans le Hékiari qui lui confirme l'arrivée de l'avant-garde russe à Boulanekh et à Akhlat⁽⁴⁾. Quelques jours après, invité par «Mademoiselle Christina», il est présenté par elle à un hôte de passage, le consul allemand de Mossoul, «Monsieur Holstein», qui exprime son mécontentement à l'égard des Turcs qualifiés par lui de «peuple barbare».

QUI EST ALMA JOHANSSON ?

Née en 1880, en Suède, Alma Johansson, s'engage très jeune dans une organisation de missionnaires protestantes, le K.M.A. (*Kvinnliga Missions Arbetare*). Après un stage d'un an dans un centre de formation alle-

mand à Malche, elle part pour l'Arménie turque en 1901. Elle a alors 21 ans. Son premier contact avec «*ce pays de sang et de pleurs*» a lieu en Cilicie où la missionnaire danoise Christa Hammer dirige pour le compte du *Deutscher Hilfsbund* un orphelinat, à Mezireh. En 1910, Alma Johanssen s'installe à Mouch, avec la missionnaire norvégienne Bodil Bjorn. Les deux femmes vont travailler à Mouch jusqu'en 1915 dans des conditions extrêmement difficiles qui exigeront d'elles courage et abnégation. Elles dirigent conjointement un orphelinat, toujours financé par le *Deutscher Hilfsbund*, destiné à des enfants arméniens. Cela leur vaut d'être considérées comme «allemandes», ce qui s'avèrera vital durant la guerre.

Prosélytisme protestant exercé dans le cercle étroit des convertis arméniens⁽⁵⁾, soins médicaux prodigués à tous sans distinction de religion leur valent d'être sinon toujours acceptées, du moins d'être reconnues et admises. Dans la diaspora arménienne quelques personnes, très âgées, se souviennent d'elles encore avec émotion.

L'autoritaire «Schwester Bodil» («Sœur Bodil») que l'on appelle au chevet des parturiantes et des femmes malades qu'elle soigne avec une impitoyable bonté est à la fois crainte et respectée pour ses compétences médicales⁽⁶⁾. Pour son dévouement aux orphelins arméniens, pour l'amour qu'elle porte à ses «chers petits», la belle et la grande Alma Johansson est surnommée «Mayrik» («Petite Mère»).

Après les terribles événements de l'été 1915 à Mouch, les deux femmes réussissent à gagner Constantinople où Alma Johansson essaye, en vain, d'obtenir une intervention humanitaire de l'Ambassade d'Allemagne, en faveur des Arméniens d'Anatolie⁽⁷⁾. En Décembre 1915, on la retrouve en Suède. Elle porte désormais, au physique comme au moral, les stigmates de la terrible expérience qu'elle a vécue à Mouch. Un visage grave, des yeux secs et tristes et, surtout, l'incapacité d'évoquer le passé et de faire le deuil de «ses petits» qu'elle a dû livrer elle-même à leurs bourreaux.

En 1920, Alma est de retour à Constantinople avec la missionnaire danoise Grunhagen. Elle se voit interdire par les nouvelles autorités turques l'accès de la Cilicie et des provinces orientales où les ossements des Arméniens blanchissent dans les villages détruits et sur les rives de l'Euphrate. Elle collabore avec le *Near East Relief* américain, mais doit se contenter de secourir les réfugiés arméniens concentrés autour de la capitale ottomane, à Makrikeui et à Scutari.

En 1923, c'est la victoire des kémalistes. Avec l'organisation d'entraide américaine elle se replie à Salonique où affluent les réfugiés microasiatiques grecs et arméniens. De 1924 à 1941, Alma Johansson travaille à Salonique de nouveau pour la K.M.A.. De nouveau, elle élève et éduque des orphelines arméniennes qu'elle cherche à préparer à la vie professionnelle en organisant pour elles un atelier de broderie. En 1941, lorsque Salonique tombe aux mains des nazis, elle revient en Suède où elle meurt en 1974.

Entretiens, Alma Johansson a terminé, le 1^{er} Septembre 1928 à Salonique, la rédaction, en suédois, de la relation des événements dont elle a été l'un des rares témoins occidentaux à Mouch, en 1915. Sous le titre de *Ett folk i landsflykt (Un peuple en exil)* le livre est publié à Stockholm en 1930. C'est une brochure de 49 pages assortie d'une préface de Sigrid Kurck, de 12 photographies, et d'une carte. L'année suivante elle publiera un deuxième texte sur *La vie des exilés arméniens* (Stockholm, 1931)⁽⁸⁾.

C'est à Pétros Zartarian, un Arménien vivant actuellement à Stockholm que nous devons la découverte du texte d'Alma Johansson. Celui-ci a non seulement pris contact avec «Mayrik» bien avant sa disparition en 1974, à l'âge de 94 ans, mais surtout il a eu le mérite de traduire son livre en arménien (1979) et de le faire publier dans l'hebdomadaire «progressiste», «Achkhar», à Paris en 1980⁽⁹⁾.

Traduction littérale et d'une scrupuleuse fidélité, la traduction arménienne de Pétros Zartarian a constitué la base de notre étude⁽¹⁰⁾. Le dossier que Pétros Zartarian nous a fait parvenir à la même époque comprenait en outre une série de cartes manuscrites dont il était l'auteur. Ces cartes du «monde arménien», avant et après 1914, expriment, bien mieux que tout discours, la douloureuse et insupportable nostalgie de la patrie perdue et les fantasmes politiques hantant les rêves d'un exilé⁽¹¹⁾.

LA VILLE

En 1861, un guide pour touristes français décrit ainsi la ville de Mouch. «C'est une ville curieuse bâtie autour d'une butte conique au milieu d'une fort belle plaine où se voient une centaine de villages : mais la ville elle-même est d'aspect misérable bien qu'enrichie par un commerce actif en grains, en chevaux, en bétail et surtout en excellent tabac»⁽¹²⁾.

Près de quarante ans après, la description de la ville par Lynch⁽¹³⁾ n'est guère plus flatteuse. Le long de l'itinéraire qui le conduit, en 1898, de Bitlis à Erzeroum, Lynch fait étape à Mouch, chef-lieu de l'un des quatre *sandjaks* du *vilayet* de Bitlis. Dans la plaine de Mouch, une haute plaine cernée de montagnes et traversée par le cours supérieur de l'Euphrate, Lynch a d'abord constaté que «les villages semblent pour la plupart être arméniens», non sans avoir noté la présence, dans certains d'entre eux, d'une population kurde dont l'installation lui semble récente.

Etagée aux flancs d'une colline que surmontent les ruines d'un château médiéval arménien, Mouch est révélée de loin par les lignes horizontales de ses toits plats. Mais l'approche est décevante. Construites en moellons cimentés par un mortier grossier, les maisons ont un aspect rude hormis quelques-unes dont la façade a été blanchie à la chaux. Au centre de Mouch, la mosquée d'*Aladin Bey*, avec le damier jaune et brun de son minaret et la large galerie qui le ceint, est le plus bel édifice de la ville, mais il domine un «agrégat de misérable baraques». C'est le bazar, aux ruelles

encombrées de chars à bœufs, de monceaux de paille, de peaux d'animaux encore mêlées d'entrailles. Non loin du bazar, trois *khans* attestent cependant un certain dynamisme des échanges et la ville dispose d'un bel et ancien édifice de bains publics⁽¹⁴⁾.

Par une rue escarpée, on monte vers le «palais»⁽¹⁵⁾ du *mutessarif*, le premier des fonctionnaires civils de Mouch. Un escalier en bois, branlant et sale, encombré d'une foule de quémandeurs miséreux, mène à une salle d'audience où Lynch est reçu par le *mutessarif*, un homme ventripotent, coiffé d'un *fès* et vêtu d'un costume râpé à l'européenne. Affalé sur un divan entre un jeune secrétaire et un *mufti* impassible, la visite du voyageur anglais semble l'avoir terrorisé.

En 1898, Lynch estime à 20.000 habitants la population de Mouch, une population qu'il n'hésite pas à qualifier de «*collections d'êtres humains misérables*» dont la majorité musulmane est d'origine kurde et la minorité arménienne. L'été, les musulmans se retirent dans les vergers et les jardins qui recouvrent la colline. L'hiver, ils séjournent en ville où ils se livrent «*aux délices de la paresse*». Au contraire, les Arméniens de Mouch sont très actifs : forgerons, artisans, ils fabriquent «*tout ce qui peut se fabriquer*», et tous les marchands du bazar sont arméniens. Cette spécialisation ethno-économique, cette division sociale de travail suffiraient à elles seules à expliquer les tensions intercommunautaires dont Lynch constate l'existence à Mouch.

A son accoutumée, Lynch s'est aussi intéressé à l'infrastructure religieuse et scolaire de la région. Mouch dispose de deux grandes mosquées (sans doute avec ses *medressehs*), de cinq églises arméniennes, dont quatre «*grégoriennes*» (*Sourp Mariné*, *Sourp Kirakos*, *Sourp Avétarantz*, *Sourp Stephanos*) et une «*catholique*»⁽¹⁶⁾. L'infrastructure scolaire est inexistante. La très officielle école *Rushdiye* (école secondaire turque) n'est elle-même qu'une ruine. Les écoles arméniennes (catholiques, protestantes ou celle de la Société Unifiée des Arméniens) ont été fermées en 1896.

Le jugement de Lynch sur Mouch et son administration est d'une rare sévérité. «*Mouch est la ville la plus mal gouvernée de l'Empire ottoman*». Et il ajoute «*il n'y a pas à cela de cause définie ... le mal est devenu chronique*». Le nombre particulièrement élevé de régiments de *hamidiés* kurdes stationnant dans le sandjak de Mouch, explique selon lui la prépondérance du pouvoir militaire sur le pouvoir civil avec comme conséquence qu'il règne à Mouch, une ville strictement surveillée par les autorités ottomanes, une atmosphère de terreur, «*la terreur la plus abjecte*»⁽¹⁷⁾.

Lorsque quelques années plus tard, en 1906, le jeune Minas Ter Minassian, connu sous le pseudonyme de Rouben, entre dans «*l'enfer du Târon*» où il restera jusqu'à la Révolution de 1908 en tant que «*Représentant - Responsable*» de la Fédération Révolutionnaire Arménienne ou *Dachnaktzoutioun*, sa mission est d'organiser l'auto-défense du *raya*⁽¹⁸⁾ armé-

niens, contre les exactions et les violence exercées par les *achirètes*⁽¹⁹⁾ kurdes, les fonctionnaires turcs et les *mouhadjirs*⁽²⁰⁾ caucasiens, afin d'encourager les Arméniens à rester au pays plutôt qu'à émigrer à Constantinople, au Caucase ou aux Etats-Unis. Dans les sept volumes de souvenirs qu'il a consacrés à la mémoire arménienne du Târon, à son peuple et à ses *fédais*, Rouben ne décrit jamais l'espace urbain de Mouch, mais il évoque constamment la ville en tant que le siège de la prélatrice arménienne avec son conseil religieux et son conseil civil. C'est aussi le siège du Comité Central de la F.R.A.. Parti clandestin jusqu'en 1908, ce dernier dispose ensuite ouvertement d'un «club», tout comme le Comité Ittihadiste de la ville.

Selon le recensement du Patriarcat arménien (réalisé entre février 1913 et août 1914) dont les archives, conservées à la Bibliothèque Nubarian de Paris, ont été utilisées par Raymond H. Kévorkian et Paul B. Paboudjian, pour dresser le remarquable tableau des «*Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide*»⁽²¹⁾, il y aurait dans le каза de Mouch en 1914, 75.623 Arméniens répartis entre Mouch, chef-lieu du sandjak du même nom et les 103 villages de la plaine de Mouch où la population arménienne reste encore majoritaire malgré la croissance démographique incontestable de la population kurde⁽²²⁾.

Rappelons que le vilayet de Bitlis était divisé en quatre sandjaks (Bitlis, Mouch, Guendj, Siirt) et que le sandjak de Mouch était lui-même subdivisé en cinq cazas (Mouch, Sassoun, Manazguerd, Poulaneh, Varto). En 1914, la ville de Mouch aurait compté environ 20.000 habitants dont 7.435 Arméniens et 800 échoppes d'artisans dont 500 auraient été tenues par des Arméniens. Preuve même de sa stagnation économique, la ville n'aurait donc pas connu de croissance démographique depuis le passage de Lynch quelques vingt ans auparavant. Les Arméniens qui ont évoqué Mouch (Rouben, Vahan Papazian, Garo Sassouni etc...) sont avares de détails matériels. Mouch, avec sa «grande-rue» sale traversant son misérable bazar, produit une impression déprimante sur Vahan Papazian lors de son arrivée dans la ville, en automne 1914. Mouch semble en effet avoir peu bénéficié de l'effort réel de modernisation des villes ottomanes à l'époque hamidienne, même si elle possède un «sérail» (l'Hôtel de ville, siège du *mutessarif*), une caserne, une poste dotée d'un télégraphe assurant la liaison avec Constantinople et Bitlis grâce aux relais du «kordon»⁽²³⁾ et, luxe suprême, quelques belles maisons blanches à étages dotées de balcons.

L'ORGANISATION DE L'ESPACE URBAIN

En 1914, Mouch est partagée en douze «mahals» ou quartiers, dont cinq sont partiellement ou totalement habités par les Arméniens.

Le plan ci-contre établi d'après les renseignements de Mouchegh Dournian et conservé dans les archives du Patriarcat arménien de Constan-

tinople⁽²⁴⁾ apporte quelques éléments d'anthropologie urbaine. Mais la projection verticale de ce plan et l'absence de coordonnées géographiques rendent très mal compte de la topographie particulière de Mouch, topographie qui a joué un rôle lors des combats de 1915.

Il faut citer quelques-uns des acteurs de la tragédie dont les rouages se mettent en place au printemps 1915. Le rouméliote Servet bey, *mutessarif* de Mouch est un ittihadiste, membre du Comité Union et Progrès (C.U.P.). En tant que tel, il a eu jusqu'à la déclaration de la guerre une attitude «correcte» vis-à-vis de la F.R.A. liée au C.U.P. depuis 1908 par une alliance électorale. Et de fait, Mouch est représentée au Parlement ottoman par deux députés, l'arménien Kegham Ter Karapétian, affilié à la F.R.A., et le turc Hodja Ilias, affilié au comité. Mais alors que Kégham *effendi* est à Constantinople, Hodja Ilias — dont la mère est arménienne — est à Mouch où il va se révéler un nationaliste turc et un arménophobe redoutable. En effet, les «Réformes arméniennes» arrachées par les puissances occidentales au gouvernement ottoman (février 1914), la déclaration de la guerre russo-turque (novembre 1914) ont exacerbé l'hostilité des musulmans vis-à-vis des Arméniens et renforcé le nationalisme Jeunes-Turcs. Servet bey n'est qu'un exécutant qui reçoit ses ordres de Bitlis et de Constantinople. Il les appliquera implacablement par l'intermédiaire du corps des gendarmes et avec l'appui local de l'armée ottomane placée sous le haut commandement de Khalil Pacha et avec celui de la population kurde. Celle-ci, à dates fixes, sera autorisée à piller et à tuer impunément les Arméniens.

L'évêque Nersès Kharakhanian est à la tête du Conseil diocésain arménien. C'est une personnalité respectée dont l'attitude prudente est dictée par l'expérience. En avril 1915, il est emporté par le typhus qui sévit dans la région. C'est à l'abbé du Monastère de Sourp Karapet, le fameux Vardan *vardapet*, élu vicaire de Mouch, qu'il revient désormais d'assumer ses fonctions.

Vahan Papazian est un dirigeant déjà célèbre de la F.R.A. Député arménien de Van au Parlement ottoman, il est bloqué à Mouch par des chutes de neige précoces lorsqu'il cherche à gagner Constantinople en automne 1914. Au début de ce séjour forcé, il tente de mettre à profit l'expérience politique qu'il a acquise précédemment au Parlement pour détendre les relations entre les Arméniens et les Ittihadistes dans une ville que la guerre a transformée en centre logistique. Atteint lui-même par le typhus, il se trouve dans l'incapacité d'assumer des responsabilités dans la période cruciale.

Rouben Ter Minassian est rentré de Suisse en 1913 pour prendre la succession de Simon Zavarian⁽²⁵⁾ comme «inspecteur des écoles arméniennes du Târon» tout en assurant la restructuration de la F.R.A. dans la province. A Mouch, à Bitlis, dans le Sassoun où les *fédais* ont été dispersés

depuis 1908, où la pénurie d'armes et de munitions est un fait général, il lui faut reconstruire l'organisation militaire dachnak et préparer l'éventuelle auto-défense du Târon. Délégué au 8^e Congrès de la F.R.A. à Erzeroum (août 1914), il est à Mouch lorsque la Turquie entre en guerre. Sujet russe, il est immédiatement contraint à la clandestinité. La situation étant devenue intenable dès la fin de février 1915, il se retire avec quelques hommes dans le Sassoun, bientôt encerclé par l'armée ottomane.

Hadji Hagop Godoyan est un ancien *fédai* devenu membre du Conseil civil diocésain. Il est l'organisateur de l'auto-défense des quartiers arméniens de Mouch durant les trois journées historiques du 28 au 30 juin. Il espère, en vain, l'arrivée des secours des Arméniens du Sassoun. Sans sa direction les insurgés, peu nombreux et mal armés, n'avaient aucune chance de remporter la victoire : ils se battraient pour trouver une mort digne au combat.

Se fondant sur les expériences précédentes : a) de l'insurrection du Sassoun en 1894-1896 (avec Tamatian et les hinchaks); b) des luttes au Sassoun menées par Andranik (1904), les responsables dachnaks sont persuadés qu'en cas de conflit, les autorités ottomanes chercheront d'abord à encercler et à réduire le massif de Sassoun. En bonne logique et compte tenu de l'insuffisance d'armes et des combattants, Rouben opte pour la concentration de la défense arménienne dans le Sassoun. A ses yeux ce bastion se prête mieux à la tactique de l'auto-défense que la Plaine de Mouch et surtout la Ville où les Arméniens sont minoritaires. Ni lui, ni Papazian, ni les responsables civils et religieux arméniens n'ont *jamais* envisagé la possibilité de *massacres généralisés*.

La tactique appliquée par les Turcs fut différente. Elle semble avoir été dictée par l'urgence (l'arrivée imminente de l'armée russe), mais elle obéit en même temps à un plan d'extermination prémédité par les autorités ottomanes. Elle se développe en trois étapes.

a) Le nettoyage ethnique extrêmement rapide des Arméniens de la plaine de Mouch à partir du 26 juin 1915. On a recours à des moyens très primitifs. Dans le souci d'épargner les munitions on ne fusille pas les hommes mais on les égorge. On brûle vifs. On enterre vifs. Dans les fossés, on étouffe les petits enfants avec de la terre. On affame.

Ce qui est nouveau c'est que ni les femmes, ni les enfants ne sont épargnés. Quels sont les bras armés ? Les gendarmes (peu nombreux) qui transmettent les ordres grâce au télégraphe, les tribus kurdes *autorisées* à piller et à tuer, des éléments de l'armée ottomane.

b) Le massacre des Arméniens de la ville de Mouch (28-30 juin 1915).

c) L'encercllement et la réduction du Sassoun (juillet-août-septembre 1915).

Le témoignage d'Alma Johansson portant sur la ville, c'est sur cette dernière que nous avons concentré notre attention.

LE «RECIT DE HRANT»

Les journées fatidiques de la fin du mois de juin 1915 à Mouch ont été rapportées par divers témoins. Pour apprécier la valeur du texte publié par Alma Johansson, pour pouvoir en faire la critique interne, pour permettre au lecteur de comparer l'expérience personnelle d'Alma avec les faits, nous avons choisi «le récit de Hrant». C'est une séquence de l'exceptionnel témoignage de Gaspar bdéyan⁽²⁶⁾, un jeune adolescent de Mouch qui, sauvé grâce à la protection d'un Turc, a assisté à l'extermination de sa famille et de ses compatriotes. Hrant, un camarade de Gaspar, élève comme lui de l'École Centrale de Mouch fondée par la Société Unifiée des Arméniens, est un garçon de douze à treize ans, lui aussi miraculeusement épargné. Son récit — trop clair, trop précis, trop «documenté» — n'est pas le récit d'un enfant. C'est un récit construit, probablement «reconstruit» quelques années plus tard par le narrateur à partir d'un faisceau d'information. Mais, c'est pour ces précisions mêmes que nous l'avons retenu.

«Le 26 juin 1915, le gouverneur de Mouch proclama que tous les déserteurs arméniens, sans exception, devaient se présenter pour être envoyés dans leurs bataillons. Il y avait encore dans Mouch un assez grand nombre de jeunes gens qui n'avaient pas répondu à l'ordre de mobilisation. Le gouverneur convoqua le vicaire de la Prélature et tous les notables arméniens de la ville, en leur recommandant fermement de faire le nécessaire pour que ces jeunes se livrent. Le vicaire, Vardan vardapet⁽²⁷⁾ fit observer qu'on n'avait jusqu'alors reçu aucune nouvelle de ceux qui avaient été incorporés et envoyés du côté de Hassan-Kalé; de même, personne, parmi les Arméniens enrôlés dans les *amele taburi*⁽²⁸⁾ n'était revenu vivant; de sorte qu'ici même, les quelques jeunes qui n'avaient pas répondu à l'appel étaient convaincus qu'ils devaient craindre eux aussi pour leur vie s'ils venaient à se présenter. Tous les Arméniens, autrement, étaient prêts à faire leur devoir.

Le gouverneur ne se contente pas de cette réponse et fait arrêter immédiatement le vicaire et les membres du Conseil civil⁽²⁹⁾, ainsi que d'autres notables arméniens de la ville.

Puis il confie soi-disant aux policiers la liste nominale des déserteurs, pour qu'ils les arrêtent et les lui amènent. Les policiers, accompagnés de gendarmes et de soldats se rendent par groupes dans les quartiers arméniens, ou pénètrent dans les maisons, ils se saisissent de tous les hommes qu'ils trouvent, affirmant que le gouverneur les demande. En peu de temps, ils en rassemblent ainsi un grand nombre devant l'Hôtel du Gouvernement.

Sur la place de la Ville-Haute quelques Arméniens indignés interpellent les policiers : «*Que sont devenus les cinq mille Arméniens que vous avez réquisitionnés dans les villages comme bêtes de somme pour ravitailler l'armée turque de Hassan-Kalé ? Est-ce que vous ne les avez pas tous massacrés, dans les neiges, une fois leur tâche accomplie ? S'il faut mourir, nous mour-*

rons devant notre porte !». Les pauvres croyaient qu'on les rassemblait pour les enrôler. Peu habitués à ce genre de contestation, les policiers abattirent plusieurs de ceux qui s'opposaient à eux.

C'est ainsi que s'installa le trouble. Mais les événements proprement dits ne débutèrent pas le jour même, car les Turcs n'avaient pas terminé leurs préparatifs.

Les autorités turques, sur les conseils de *hodja Ilias*⁽³⁰⁾ disposent dans le quartier de la Citadelle et sur les collines entourant les quartiers arméniens, les quatre pièces d'artillerie qui se trouvaient à Mouch.

Le lendemain 29 juin, l'armée régulière cantonnée dans la ville, les Circassiens, les Kurdes ainsi que les Turcs, tous ensemble, commencent l'assaut des quartiers arméniens. Les autorités font savoir par des crieurs publics que nul ne doit prendre la défense ou prêter abri à quelconque Arménien, faute de quoi lui-même sera exécuté comme tel.

Pensant que ces troubles ne dureront qu'un ou deux jours, certains Arméniens aisés, proches du député turc *hodja Ilias* ou d'autres Turcs influents, se réfugient chez ces derniers, s'y estimant en lieu sûr. Par exemple Nazareth *effendi* Kéchichian, Tigran Mesriguian etc... font appel à la protection de *hodja Ilias*. Celui-ci, après les avoir gardés deux jours et s'être emparé de tout leur argent, leur aurait dit : «*Les autorités m'obligent à vous livrer : je ne peux plus vous garder. Allez auprès d'elles vous constituer prisonniers, ou bien partez où vous voudrez*». Et il les met dehors. (C'est ce que racontait Hrant, mais d'autres disaient qu'il avait fait exécuter dans sa maison même ceux qui y avaient cherché refuge).

Le président de la cellule de Mouch de l'Ittihad⁽³¹⁾ un malfaiteur turc du nom de Falamaz, qui était un parent d'Ilias et appartenait au même *kabilé*⁽³²⁾ des Tchachnigli, avait investi le marché avec des hommes en armes et, de là, était parti à la charge contre les quartiers arméniens, tuant même les femmes et les enfants dans les rues.

Les Arméniens des quartiers mixtes — Prdi Tagh et Dchikrachen — furent les victimes de sa sauvagerie. Le quartier de Sainte-Mariné ne put opposer une résistance sérieuse en raison de sa situation défavorable. Seuls les quartiers de la Ville-Haute et du Vallon purent organiser une défense réussie et c'est contre eux que se concentrèrent les assauts des Turcs.

Les Arméniens ne supposaient pas qu'en se gardant de résister aux autorités, ils seraient voués à un massacre général, et beaucoup allèrent se rendre en masse. Mais ceux qui n'avaient aucune confiance en la parole d'un tel gouvernement et en sa justice, refusèrent de se rendre et se défendirent jusqu'à la fin.

Les événements débutèrent par la Ville-Haute, qui fut rapidement prise sous le feu des canons de trois côtés différents. Les canons se tournèrent ensuite contre les combattants du quartier du Vallon. Cet état de choses dura jusqu'en 30 juin. La Ville-Haute étant en ruines, de nombreuses

familles — femmes et enfants — se rendirent aux autorités. La plupart des hommes avaient été tués, et ceux qui avaient survécu avaient rejoint les combattants du quartier du Vallon où ils s'étaient repliés. Ce sont ces gens, qui s'étaient rendus aux autorités, dont fut formée la première caravane de chars — de cinq à six cents personnes — et qui, sous le prétexte d'être envoyés à Paghèche, sont dirigés sur Khaskugh et brûlés dans les granges.

Une deuxième caravane — près de deux mille femmes et enfants — est envoyée au village d'Alizerman et brûlée là, dans les granges. Un autre groupe est envoyé au bûcher dans le proche village de Deherig.

Cependant le quartier du Vallon résistait toujours. Les Turcs n'osaient pas affronter ce petit nombre de combattants, qui défendaient héroïquement l'honneur du peuple arménien. Ce n'est qu'après les destructions causées par les canons, lorsqu'elles furent sûres que la résistance avait cessé, que l'armée et la populace turques partirent à l'assaut des maisons arméniennes pour piller et massacrer les femmes et les enfants dépourvus d'armes et sans défense. Parmi ceux qui avaient résisté, une grande partie combattit vaillamment et fut couronnée de la mort des héros, tandis qu'un petit nombre, à la faveur de la nuit se retirait dans les pressoirs proches et dans la montagne. La populace turque passa à l'attaque des maisons arméniennes. Beaucoup de femmes et d'enfants furent emmenés et rassemblés sur la place de l'Hôtel du Gouvernement⁽³³⁾, mais beaucoup d'autres restèrent ensevelis sous les décombres de leurs maisons. Dans la foule rassemblée devant l'Hôtel du Gouvernement, les Turcs choisissaient les femmes et les jeunes filles qui leur plaisaient. Les autres étaient envoyées en convoi vers les villages proches pour y être brûlées.

Le crieur public ne cessait de proclamer durant toutes ces journées : *«Gare à ceux qui protégeraient de quelque manière que se soit les Arméniens ! Ceux qui auront à répondre d'un tel comportement seront considérés comme aussi coupables qu'eux et sévèrement punis»*. Sur cette injonction, les Turcs qui désiraient prendre un Arménien pour domestique se méfièrent; beaucoup exécutèrent même leurs amis arméniens qui avaient recouru à leur protection.

Le dernier jour, 30 juin, dans la nuit, un groupe d'environ cinq cents fugitifs, dont je faisais partie, s'enfuit dans la montagne. D'un côté la fatigue des quatre derniers jours et l'ennemi qui nous poursuivait, de l'autre, les pleurs et les lamentations des femmes et des enfants qui nous accompagnaient, le plus terrible enfin — la faim — nous tourmentaient. Comment allions-nous subsister ? Il ne restait plus de villages arméniens, et les villages kurdes étaient pleins de soldats et de *tchéte*⁽³⁴⁾ prêts à nous tuer. Le village Tapek était rempli de Kurdes. Nous étions encerclés».

LE «RECIT D'ALMA»

Alma Johansson n'est pas un écrivain, elle n'a pas un style d'écrivain. C'est une missionnaire protestante, dotée d'une foi solide qui a choisi de s'expatrier dans une contrée lointaine et inhospitalière pour servir Dieu et les hommes. Femme de terrain, courageuse, dévouée, réaliste et pudique elle s'exprime de façon claire et concise sans se perdre dans les détails, et si elle se répand peu en épanchements sentimentaux elle se montre capable d'introspection.

QUI SONT-ILS ET D'OÙ VIENNENT ILS ?⁽³⁵⁾

«Dieu nous a gratifié de la capacité d'oubli et de mémoire. Il nous a donné la capacité d'oublier les moments de souffrance et, si cela est impossible, tout au moins d'alléger la douleur provoquée par leur souvenir grâce à la fuite des ans. Sinon, comment la plupart d'entre nous pourraient-ils continuer à vivre ?

J'ai souhaité écrire l'histoire des souffrances endurées par les reliquats d'un peuple, une histoire écrite avec du sang et des larmes. Mes souvenirs du temps de la guerre commencent à s'estomper. Mais pour la plupart de ceux qui ont été les témoins directs de ces terribles événements, leur souvenir s'écoule encore comme un fleuve noir (...) Je ne décrirai ici qu'une partie des événements auxquels j'ai personnellement assisté. Jusqu'aujourd'hui, il est impossible de comprendre comment la *guerre d'extermination* engagée par les Turcs (...) contre tout un peuple a pu se dérouler, sans protestations, sous les yeux de tous les peuples civilisés (p. 7).

A cette époque alors que nous nous trouvions dans une province éloignée de l'Empire ottoman nous n'avions aucune idée de ce que se passait dans le vaste monde. C'est pourquoi le début de la guerre en Europe et la mobilisation générale en Turquie ont été autant de surprises pour nous. Moi et les deux autres Sœurs — missionnaires⁽³⁶⁾ — travaillant à Mouch, nous nous étions dispersées et nous nous préparions à prendre des vacances d'été. Notre retour sur notre lieu de travail à Mouch tint presque du miracle car le chaos régnait partout. Je suis incapable de décrire mes sentiments lorsque, après six journées de chevauchée par une chaleur torride, je retrouvai tous les nôtres, sains et saufs (p. 8).

Cette année-là, il y eut une grave épidémie de typhus⁽³⁷⁾. Beaucoup de gens en mourraient. Sœur Bodil et moi, nous n'épargnions aucun effort pour secourir le plus grand nombre possible de personnes. Les médecins de la ville ne furent pas long à remarquer que la maladie évoluait différemment chez les patients qui nous étaient confiés. Et c'est pourquoi le gouverneur⁽³⁸⁾ nous annonça que l'une d'entre nous devrait se rendre au village de *Farkin* où sa sœur, femme d'un fonctionnaire, était gravement atteinte

du typhus. Le messager annonça par ailleurs que si le désir du gouverneur n'était pas respecté, celui-ci, de son côté, cesserait de nous aider. Et il est vrai que dans les cas très graves, nous nous étions adressées à lui pour soulager le sort des Arméniens (p. 15).

Dans les circonstances de l'époque, il paraissait totalement imprudent d'envoyer une femme seule dans ces régions «sauvages» et reculés. Mais par ailleurs, nous étions sûres que notre voyage serait utile aux Arméniens. Finalement nous avons décidé d'accepter la proposition du gouverneur. Après diverses discussions nous avons convenu que c'est moi qui partirai. J'exigeai toutefois d'être accompagnée par notre serviteur arménien. Le médecin⁽³⁹⁾ officiel de la ville faisait aussi partie du voyage. Nous étions protégés par une escouade militaire. Les routes n'avaient d'existence que de nom (p. 15).

(...) Nous arrivâmes au village après un voyage de quatre jours. Si j'avais su d'avance où j'allais tomber, je ne crois pas que je me serai hasardée à entreprendre un tel voyage. Le mari de la malade, quoique haut fonctionnaire, était un musulman grossier, sale et ignorant (...) Durant plus de deux semaines, j'ai soigné, nuit et jour, son épouse ainsi qu'une autre malade, femme d'un officier de gendarmerie (...) L'atmosphère dans cette maison était telle que le seul endroit où je me sentais en sécurité était la chambre des malades. Le mari devenait chaque jour plus entreprenant et me faisait comprendre qu'il n'était plus question pour moi de retourner à Mouch. Je m'affolai complètement lorsque je m'aperçus que le docteur partageait le même point de vue, mais je cherchais à cacher ma peur (...) (p. 16).

Une nuit, tard, le docteur Assaf entra dans la chambre et annonça son départ pour le lendemain matin avec l'officier (...). La situation était désespérée. J'étais sûre que s'ils ne me prenaient pas avec eux, j'étais définitivement perdue. Tôt le matin j'appelai mon serviteur arménien Michaël et je lui exposai la situation. Après avoir réfléchi, Michaël dit : *«Il est impossible que tu restes ici. Prépare-toi. Moi je vais demander aux soldats de bâter nos mulets»* (...) Désormais la question était de ne pas rester en arrière puisque le docteur et l'officier avaient des chevaux et Michaël et moi une paire de pauvres mulets (p. 17).

Certes la Turquie n'entra pas en guerre immédiatement, mais la mobilisation générale⁽⁴⁰⁾ d'une part et l'anarchie ambiante d'autre part avaient déjà créé une situation insupportable. Dans les provinces intérieures, les Arméniens, qu'ils fussent agriculteurs, artisans ou commerçants, représentaient l'essentiel de la force de travail. Il était possible d'échapper aux obligations militaires en payant un impôt particulier⁽⁴¹⁾ : tant les Arméniens que les Turcs usaient de cette possibilité. Par contre tous ceux qui n'avaient pas la capacité de payer, qu'ils fussent sourds, aveugles ou boiteux, furent recrutés par l'armée ottomane. Dans la plupart des cas, les Arméniens ne reçu-

rent pas d'armes. Sous la surveillance des gendarmes ils furent astreints à des corvées de route ou à des travaux équivalents sans rapport avec le service militaire⁽⁴²⁾ (...) (p. 8).

Le consul allemand de Mossoul⁽⁴³⁾ qui retournait dans son pays dut s'arrêter un mois à Mouch. Le consul allemand était totalement partisan de la politique turque, mais il ne put supporter les actes dont il fut témoin. Un jour il vit dans la ville des soldats arméniens transportant des sacs de blé. Ces «soldats» avançaient lentement, écrasés par leurs charges, poussés à coups de crosse de fusil par de jeunes recrues turques (...) Le consul se présenta plusieurs fois chez le gouverneur pour demander la grâce de ces Arméniens, mais à sa dernière visite on lui fit comprendre qu'il était un *hôte indésirable* (...) (p. 9).

Il fut aussi nécessaire d'envoyer du ravitaillement de Mouch sur le front de Caucase. Comme il n'existait pas de route traversant ces montagnes, comme les chevaux et les mulets avaient déjà été réquisitionnés par l'armée, il fut nécessaire de recruter des porteurs. Bien entendu ce fut le lot des Arméniens de devenir porteurs. Les hommes en âge de porter les armes ayant été mobilisés, ce fut le tour des vieillards et des adolescents. Il est au-dessus de mes forces de décrire l'état de ces groupes d'Arméniens ramassés dans les villages par les escouades de gendarmes (...) (p. 9).

Deux cents ou trois cents d'entre eux sous le contrôle de gendarmes à cheval et armés jusqu'aux dents avaient pris la route. Ecrasés par de lourdes charges, affamés, ils se traînaient le long d'une piste dans la neige et le froid glacial (...). Jour après jour, la troupe diminuait. Rares furent ceux qui revinrent et dans quel état ! (...) (p. 10).

L'augmentation des violences exercées chaque jour d'avantage contre les Arméniens laissait supposer que rien de pire ne pouvait arriver. L'état de guerre donnait aux autorités le droit de réquisitionner tous les biens domestiques. Les animaux comme les semences. Tous ceux qui avaient l'occasion d'user de ce droit l'exerçaient. Les simples soldats entraient dans les maisons et prenaient ce qu'ils voulaient. Quant aux officiers, ils s'emparaient dans les boutiques des biens susceptibles de plaire à leurs épouses. Les Arméniens laissaient faire, ne protestaient pas car ils savaient que cela pouvait entraîner un massacre. Nous les missionnaires, nous n'osions parler de cette situation dans les lettres que nous expédions chez nous. Les lettres étaient sévèrement censurées (...) (p. 11).

(...) Les autorités avaient décidé de trouver les preuves des dispositions insurrectionnelles des Arméniens. Un jour sous le prétexte de maintenir l'ordre dans un village proche de Mouch où il ne restait plus un seul habitant mâle on envoya la troupe (...) Bien entendu lorsque la troupe arriva dans le village il fallut la loger pour la nuit. Les femmes du village annoncèrent immédiatement qu'elles étaient prêtes à céder leurs maisons. Mais cette proposition fut refusée, les soldats exigeant la présence des femmes là où

ils devaient être logés. Mais quand pour satisfaire leurs désirs ils commencèrent à user de violence, les femmes cherchèrent à se défendre avec des bâtons. La-dessus quelques soldats revinrent à Mouch et annoncèrent que «le village d'Aliznran est en état d'insurrection». Pour écraser «d'insurrection» on envoya immédiatement des renforts en assez grand nombre. Femmes et enfants avaient réussi à s'enfuir en abandonnant tous leurs biens. Les soldats mirent le feu à quelques maisons, s'emparèrent des moutons et, durant quelques jours, se donnèrent du bon temps (p. 13).

(...) Les Arméniens de Mouch avaient un dirigeant intelligent qui, grâce à son éloquence et ses diverses aptitudes, avait le don de calmer ses compatriotes, tout en leur insufflant courage et espoir. Il jouissait également d'un certain prestige auprès des Turcs. On peut même affirmer que ceux-ci le craignaient et, de fait, il fit, secrètement, l'objet de diverses tentatives d'assassinat. Les Turcs déclaraient ouvertement que tant que Papazian⁽⁴⁴⁾ resterait parmi les Arméniens, ils ne trouveraient pas l'occasion de déclencher un massacre. Les responsables turcs disaient «*Nous massacrerons les Arméniens, mais il faut que ce soit eux qui nous en fournissent le prétexte*» (p. 14).

(...) La première nuit, lorsque nous fîmes halte, quelques personnes arrivèrent dans notre camp et décriront les massacres de Zeitun et de Van. Je faisais semblant de dormir pour que ma présence ne gêne pas leur conversation. Je remarquai que nos compagnons de route étaient dans un état de vive excitation. Et à Mouch ? Oui, à Mouch, le calme régnait encore ! (...) Nous avons aussi rencontré en chemin de nombreux autres voyageurs selon qui l'armée russe serait dans quelques jours à Mouch. Lorsque je retrouvai enfin les nôtres, sains et saufs, je leur déclarai «*Désormais, vivons ou mourrons ensemble selon la volonté du Seigneur*». Cependant, nous venions de bénéficier d'un petit «sursis» (p. 18).

* * *

«Au début du printemps, des nouvelles commencèrent à se répandre sur les déportations, mais nous ne connaissions pas ce que signifiaient ces déportations, parce que nous n'avions aucune information directe, même des régions proches. Il était impossible d'échanger une correspondance. Mais petit à petit, des nouvelles fragmentaires commencèrent à nous parvenir. Des femmes survivantes des villages détruits par l'armée turque commencèrent à se réfugier chez nous. Elles racontaient des choses abominables. Très souvent, unies par le sentiment de notre impuissance, nous pleurions ensemble. Ces réfugiés partaient rapidement pour des lieux plus sûrs - bien entendu nous continuions à les aider -. Dans ces cas-là, je disais aux filles⁽⁴⁵⁾ : «*Tant que nous pouvons, nous devons les aider, car bientôt nous n'en aurons plus les moyens !*» On pressentait qu'une catastrophe nous menaçait nous aussi, mais nous n'imaginions pas que ce serait un plan préparé

par les autorités supérieures. Dans chaque maison, on enterrait tout ce qui avait de la valeur. En ce temps-là, il n'y avait pas encore de banques, et c'est pourquoi l'argent de la famille était conservé, en espèces, à la maison. Sous le sous-sol de notre orphelinat, nous avons creusé des trous profonds pour y enfouir des malles remplies de vêtements et de couvertures de laine. Nous avons expliqué aux plus raisonnables de nos filles que, si nous devions fuir et si certaines revenaient plus tard, elles utilisent ces objets.

Est-il possible de faire comprendre ce terrible sentiment d'impuissance né de la certitude d'une mort imminente à un moment où il nous était impossible d'avoir le moindre contact avec le monde extérieur ? La direction des Missions allemandes nous avait confié une somme assez rondelette à n'utiliser qu'en période de troubles. En dehors de cela, nous avions des réserves alimentaires et dans la cave d'immenses cruches remplies d'eau. Entre temps le front caucasien avançait ou reculait et parfois se rapprochait de notre ville. Les hauts fonctionnaires avaient déjà expédié leurs familles à Constantinople et maintenaient nuit et jour des chevaux sellés pour assurer leur fuite en cas de nécessité. «*Cependant — disaient ils — au dernier moment nous passerons les Arméniens au fil de l'épée. Les Russes ne trouveront pas un seul de ces chiens de chrétiens vivant !*».

Au début de la guerre, nous autres missionnaires avions peur des Russes puisque nous étions considérées comme «allemandes», puisque nous étions au service d'une organisation allemande. Mais devant l'attitude chaque jour plus intolérable adoptée vis-à-vis des Arméniens, nous avons oublié les dangers qui nous menaçaient. Notre seule obsession était de sauver ce peuple malheureux. Parfois la nuit, nous montions sur le toit⁽⁴⁶⁾, pour vérifier si on entendait des voix du côté du mont Nemroud⁽⁴⁷⁾. Lorsque les nouvelles du front étaient favorables aux armées allemandes nous étions «*leurs frères*», dans le cas contraire, «*nous*» étions responsables des échecs. Parfois dans la rue un groupe d'hommes m'arrêtait, me montrait du doigt en disant «*regarde, voici la femme responsable des malheurs actuels*». Là-dessus, ils commençaient à m'injurier en utilisant le vocabulaire le plus ordurier qu'ils connaissaient, ce qui, chez un oriental, est inépuisable. Je rendais en partie grâce au ciel de ne pas tout comprendre, d'autant que j'étais dans l'incapacité d'agir. Je restais immobile, j'écoutais et je partais dès qu'ils m'autorisaient à continuer mon chemin» (p. 20).



Début juin⁽⁴⁸⁾, une armée de 20.000 hommes envoyés de Constantinople arriva à Mouch. Toutes les routes menant aux villages des environs furent fermées (p. 21).

Une partie de la population masculine avait déjà eu le bon sens de traverser par petits groupes les monts du Sassoun pour gagner la Russie, puisque dans les massacres précédents, c'étaient en majorité ou exclusive-

ment les hommes adultes qui avaient été massacrés. Pendant quelques semaines les boulangers et les meuniers⁽⁴⁹⁾ furent condamnés à travailler nuit et jour et ne furent pas autorisés à rentrer chez eux (p. 21).

Durant cette période de *transition*, ce fut pour moi une grande consolation de constater les exemples multiples du «travail» de Dieu parmi les enfants. La *compréhension* montrée à mon égard par les tout petits m'éblouissait. Je songeais souvent : «ils doivent être, incontestablement, éduqués par Dieu»⁽⁵⁰⁾.

(...) C'était un samedi soir, tard dans la nuit une fusillade éclata. C'était pour empêcher la fuite d'un dernier groupe d'Arméniens. La fusillade ne s'arrêta qu'à la nuit : nous avons compris que c'était le début des événements.

Le lendemain, très tôt, notre pasteur arménien et nos instituteurs arméniens vinrent avec leur famille à l'orphelinat. Par ailleurs les familles de nos amis les plus proches se réfugièrent chez nous. Tous les hommes adultes de ces familles étaient absents. Je fus obligée de m'adresser au gouverneur pour obtenir l'assurance que notre institution serait protégée. Dans l'Hôtel du gouverneur, l'atmosphère était très tendue. Le gouverneur s'était transformé en véritable bête sauvage. Il nous dit que nous méritions ce qui nous arrivait. Pourquoi n'étions-nous pas parties plus tôt ? On allait détruire de fond en comble les quartiers arméniens ! Je rencontrai le Docteur Assaf en uniforme militaire et armé jusqu'aux dents. Il avait pris l'habitude les derniers temps de venir à l'orphelinat pour prendre le thé. J'espérais qu'il interviendrait en notre faveur. Ce fut juste l'inverse qui se produisit. Il prit à notre égard une attitude totalement hostile. Je n'en ai jamais compris la raison (p. 22). Ce même jour je me rendis deux fois chez le gouverneur, mais sans résultat. On était à la mi-juillet⁽⁵¹⁾, à la période caniculaire de l'été, mais lorsque je passais dans les rues de la ville, j'étais saisie par «*le froid de la mort*». Au sens propre du terme j'avais froid. Et pour comble de malheur, mon amie⁽⁵²⁾ était malade, terrassée par le typhus. Heureusement, elle était dans une maison qui se trouvait presque en face de l'orphelinat. Mais ma situation à moi était très difficile : il me fallait satisfaire aux besoins de chaque côté.

Le lendemain matin, un dimanche⁽⁵³⁾, les responsables de la communauté arménienne furent convoqués auprès du gouverneur et informés qu'ils seraient exilés d'ici trois jours. S'ils le désiraient, leurs familles pourraient les suivre ou au contraire rester à Mouch, mais, dans tous les cas, leurs biens meubles et immeubles appartiendraient désormais à l'Etat !

Les Arméniens comprirent qu'il s'agissait là de leur arrêt de mort. Aussi décidèrent-ils, à l'unanimité, de ne pas abandonner leurs maisons et de mourir avec leurs familles dans les foyers de leurs ancêtres. Cette nuit-là personne ne dormit (p. 23).

Le lendemain⁽⁵⁴⁾ à cinq heures du matin, après quelques crépitements préliminaires d'armes à feu, les canons commencèrent à tonner. On était assourdi par le bruit continu des explosions. Non seulement les soldats, mais tous les musulmans⁽⁵⁵⁾, y compris les adolescents turcs étaient armés : le terrible bombardement dura trois jours et trois nuits⁽⁵⁶⁾ !

Les bâtiments de notre institution se trouvaient dans le quartier turc⁽⁵⁷⁾, ce qui dans ce cas précis nous donnait l'impression d'être en sécurité, mais les projectiles des canons passaient, en sifflant, au-dessus de nos têtes. Les artilleurs turcs n'étaient pas d'habiles viseurs. Aussi le vacarme insupportable des bombes était comparativement plus grand que les dégâts qu'elles provoquaient (...) (p. 24).

J'avais passé le dimanche soir chez Sœur Bodil. Comme le bombardement avait commencé brusquement, il me fut impossible de retourner le lendemain matin dans l'orphelinat. Ceux qui s'y trouvaient s'étaient réfugiés dans le bûcher du rez-de-chaussée et n'entendraient probablement pas mes coups si je frappais à la porte. Mon cœur et ma pensée allaient vers mes petits⁽⁵⁸⁾. Je me consolais en me disant qu'ils n'étaient pas seuls et qu'il y avait auprès d'eux de nombreux adultes expérimentés.

Des fenêtres de la maison on pouvait suivre tous les mouvements qui se produisaient en ville. Les Arméniens ne sortaient pas de leurs maisons. Ils attendaient, totalement immobiles. Ce ne fut que lorsque la soldatesque se précipita dans les ruines des maisons bombardées qu'ils cherchèrent à résister pour rester en vie un peu plus longtemps. Nombreuses furent les femmes qui avalèrent du poison pour ne pas tomber vivantes entre les mains des Turcs. Le lendemain nous vîmes des groupes de femmes et d'enfants blessés et ensanglantés que les soldats poussaient dans les rues, tandis que d'autres soldats tiraient dans leur direction. Je suppose que ces derniers agissaient ainsi pour les effrayer, car on les voyait rire. Mais lorsque les Arméniens touchés par les balles tombaient à terre, l'un ou l'autre des soldats accompagnateurs les achevait à coups de crosse de fusil. Je ne pourrai jamais oublier ces visions. On ne pouvait rien faire pour aider ces malheureux. Pour ne pas mettre en danger le sort de ceux qui s'étaient réfugiés dans notre institution nous n'osions attirer sur nous l'attention des Turcs (p. 26).

Le lendemain, dans l'après-midi, nous avons entendu briser la porte de notre orphelinat. Je m'y précipitai. Je trouvai un commandant accompagné d'officiers et de soldats. Ils cherchaient des *déserteurs*. Ils n'écoutèrent pas mes protestations. Ils perquisitionnèrent partout, fouillèrent chaque coffre et chaque recoin. A la fin ils arrêterent les instituteurs de village. Je fis remarquer au commandant que ces hommes ne pouvaient pas être considérés comme déserteurs, puisqu'ils avaient en leur possession des documents qui les dispensaient *légalement* du service militaire. J'eus l'impression que les officiers qui venaient de perquisitionner étaient furieux d'avoir

perdu leur temps. Il leur fallait un résultat à tout prix : ils savaient désormais que nous étions nombreux dans l'orphelinat et ceci nous préoccupait (p. 25).

(...) Nous étions assis — sur le sol en terre battue de la cave — le seul endroit sûr de la maison qui tremblait sous les coups du canon. Aghavni⁽⁵⁹⁾ souffrait au-delà de toute expression. Elle commença à gémir : «*Pourquoi est-ce que le Seigneur tarde longtemps ?*» J'avais le sentiment que nous allions bientôt tous gagner le ciel. Aussi lui ai-je répondu : «*Patience encore un peu, bientôt nous allons tous ensemble gagner le demeure céleste !*».

Le même soir un peu plus tard, la voisine de Sœur Bodil vint m'appeler pour que je me rende d'urgence à son chevet. Je répondis qu'il m'était impossible de me déplacer et que ma présence était indispensable dans l'orphelinat. Peu après, la même personne revint annoncer qu'elle ne voulait plus mettre sa vie en danger en traversant sans arrêt la rue. Que devais-je faire ? Sœur Bodil était gravement malade ; durant la nuit il pouvait arriver quelque complication. Aghavni devait bientôt rejoindre le Seigneur. Je décidai de mettre tous les autres sous la protection de Dieu.

Durant la nuit, les Turcs commencèrent à allumer des incendies. Les flammes jaillissaient des maisons voisines de notre institution. A genoux, je commençai à prier Dieu tout Puissant, le suppliant pour qu'il appelle à lui Aghavni, afin qu'elle ne brûle pas vive dans l'incendie. Mais comment allais-je sauver Sœur Bodil ? Mes forces ne suffiraient pas à traîner jusqu'à l'orphelinat. Toutefois, en prévision d'une telle éventualité, je tirai des vêtements du coffre, pour l'habiller rapidement. Je mis autour de mes reins les ceintures où étaient cousues nos pièces d'or, et ainsi, prête à tout, j'attendis plusieurs nuits (p. 26).

Il faisait terriblement chaud parce que les fenêtres étaient fermées, mais il était impossible de les ouvrir, car il est au-dessus des forces humaines de pouvoir supporter l'odeur des corps brûlés. Qu'aucun d'entre nous n'ait été la cible d'une balle tenait du miracle. Nos voisins d'en face nous voyaient parfaitement par les multiples petites fenêtres de notre bâtiment. A plusieurs reprises, ils tirèrent sur nous au moment où je passais — sans faire attention — devant l'une de ces fenêtres. Mais par miracle aucune balle ne m'a atteinte. D'ailleurs, j'avais totalement renoncé à songer à la vie et à la mort. Simplement je souhaitais vivre aussi longtemps que les autres auraient besoin de moi (p. 28).

Le quatrième jour, une troupe importante de soldats menée par un commandant vint de nouveau frapper à notre porte. J'y courus. Il tira immédiatement de sa poche un ordre écrit du gouvernement et expliqua que, conformément à cet ordre, il fallait lui livrer tous ceux qui se trouvaient dans notre orphelinat, y compris les instituteurs et le pasteur. Tous les Arméniens devaient être envoyés en Mésopotamie. Lorsque je le suppliai de me

permettre de garder les petites orphelines, il me répondit que *«mon attitude ne servait pas l'intérêt des enfants car»*, ajouta-t-il, *«dès que la situation sera un peu calmée, vous aussi vous serez obligée de quitter cette ville et alors quel sera le sort de cette poignée d'enfants arméniens séparés de leurs compatriotes ?»* Cependant comme j'insistais demandant l'autorisation de voir le Gouverneur, il accepta d'attendre jusqu'à mon retour. Avant de sortir, je montrai au commandant les dépouilles de nos deux victimes⁽⁶⁰⁾ et je dis *«C'est l'œuvre du Docteur Assaf»*. Le commandant était dans une situation intenable. Le Docteur Assaf qui était présent devint furieux. Sortant son revolver il l'appuya sur mon sein, menaçant de tirer si je n'avouais pas où étaient cachés les déserteurs arméniens. Je lui dis de se rappeler à qui il parlait. Bien sûr il pouvait me tuer facilement, mais cela lui coûterait cher. Plusieurs fois je réussis à détourner l'arme qu'il était prêt à décharger sur l'un de mes réfugiés. Je dis au commandant que je le tenais pour responsable des faits et gestes du Docteur. Car cette institution *était une œuvre allemande* (p. 29).

Accompagnée par l'un des instituteurs, je me mis en route à la recherche du gouverneur. Ce n'était pas chose aisée. Personne ne savait exactement où il se trouvait. On disait qu'il était sur les hauteurs de la ville pour diriger lui-même le bombardement. Après une longue et douloureuse errance nous l'avons enfin retrouvé. Je souhaite ne plus jamais rencontrer dans ma vie un être aussi satanique, du moins c'est l'impression qu'il m'a laissé alors. Il fut impossible de discuter avec lui. A la fin, je fis la connaissance d'un officier de haut rang, d'une extrême politesse. Il trouva que mon émotion était justifiée et que tous ces événements étaient bien tristes. A la fin de notre entrevue il me donna sa parole d'honneur qu'il n'arriverait rien aux Arméniens réfugiés chez nous *«Vous ne croyez quand même pas que, nous autres Turcs, nous sommes des démons capables de tuer sans rechigner un groupe de femmes et d'enfants innocents ?»* (!). Il m'assura que tous les Arméniens partiraient vers la Mésopotamie en chariots à buffles ou montés sur des ânes et il ajouta : *«Je vais vous proposer de vous y rendre vous-même dès que la situation générale sera un peu plus calme, parce que ces Arméniens auront certainement besoin de vous là-bas»* (p. 29).

Lorsqu'une telle personne vous donne sa parole d'honneur et s'exprime ainsi, comment pouvait-on se méfier et subodorer que tout ceci n'était que tromperie et mensonge. Je le suppliai de pouvoir garder auprès de moi les instituteurs, car je pressentais que les dangers qui les menaceraient durant la déportation seraient plus grands pour eux que pour les enfants. Mais l'officier me répondit que j'étais seulement autorisée à garder, comme servantes, trois jeunes filles et mon serviteur Michaël. Que pouvais-je dire ? Il fallait partir. Il n'y avait rien à faire. L'étonnant, c'était d'être arrivé jusque-là et d'avoir pu revenir, car, tout le long du chemin, nous avons dû nous protéger de la fusillade, en nous réfugiant sous un por-

che ou dans la moindre encoignature; mais il est vrai que lorsque l'homme se trouve dans un état de grand tension psychique, il devient indifférent à ce qui se passe autour de lui.

Arrivés à la maison, nous avons constaté l'exaspération du commandant qui avait attendu tout ce temps. Volontiers j'aurais sacrifié ma vie si cela avait servi à quelque chose, mais je voyais bien que ma vie n'avait aucune valeur auprès des Turcs. Elle ne valait probablement qu'une balle de fusil.

L'ordre de se préparer fut immédiatement donné. Je m'arrangeai pour que chaque petit enfant mette plusieurs vêtements. Je leur donnai séparément des paquets de nourriture. Vint l'heure de la séparation. Je n'ose décrire les sentiments qui m'agitaient alors. J'avais l'espoir confus que je reverrai une partie des femmes et des enfants — à condition bien sûr qu'ils aient la chance de survivre aux épreuves des routes de la déportation —. Mais nous avions la certitude qu'il n'y avait aucune chance pour les hommes ! Eux partaient directement au cimetière. Dans le court moment des adieux nous nous sommes embrassés et murmurés : *«D'ici peu, nous nous retrouverons dans la demeure de Dieu tout puissant !»*. Le pasteur était dans un état de grande confusion, mais l'instituteur Markar qui était l'exacte incarnation de celui qui, des sommets de la souffrance contemple son but, dit avec un large sourire : *«Venez, faisons route ensemble, aussi longtemps que cela sera possible !»* Et ainsi ils partirent (p. 31).

Nous qui étions restés dans l'orphelinat, nous étions devenues apathiques. Durant plusieurs jours j'étais incapable d'avoir une idée claire, mais pour l'amour de Sœur Bodil il fallait me ressaisir. Désormais la fusillade était moins intense : les soldats se livraient au pillage. Parfois, croyant apercevoir un Arménien, ils tiraient dans toutes les directions.

Quelques jours après, notre boulanger vint nous rendre visite. Il faisait partie de ceux que les autorités avaient réquisitionnés pour travailler. Nous avons appris de sa bouche — des sanglots entrecoupant ses propos — les dernières nouvelles. Il avait vu le pasteur Markar et notre pharmacien Rouben : ils étaient emmenés, ligotés ensemble, pour être fusillés. Quelques jours plus tard un Turc nous annonça que leurs corps étaient restés là où on les avait tués. Le boulanger nous rapporta aussi que les boulangers et les meuniers qui n'avaient pas été autorisés à rentrer chez eux durant plusieurs semaines, avaient brusquement reçu cette autorisation. Ceux dont les familles avaient été déportées, avaient été libérés (de leurs obligations). Beaucoup des ces hommes constatant que leurs familles avaient été massacrées, cherchèrent à mettre à profit l'autorisation dont ils avaient bénéficiée pour sauver d'autres personnes. Les maris de la plupart des femmes restées en ville avaient été tués. Du coup ces hommes cherchèrent à sauver ces veuves : *«C'est ma femme ! ma mère ! ma sœur !»* Ainsi, ces hommes s'attribuèrent-ils une famille nombreuse. Une partie de quelques centaines de femmes qui n'avaient pas trouvé de «protecteurs», furent enterrées vivantes, dans de gran-

des fosses, hors de la ville⁽⁶¹⁾. Quant aux autres, elles furent rassemblées dans une maison et brûlées vives. Presque toutes celles qui avaient dû sortir de notre maison appartenaient à ce dernier groupe.

Il me semblait que je ne pourrais plus écouter la suite. Comme je souhaitais à l'époque qu'une balle salutaire mit fin à mes jours ! Parfois, je me retrouvais, assise par terre, la tête entre les mains, prostrée et menacée de perdre la raison (p. 32).

Mais le boulanger continuait à raconter. Il avait entendu dire que nos institutrices⁽⁶²⁾ et une de nos grandes filles étaient encore vivantes. Il ne savait pas où elles se trouvaient, mais savait que c'était par suite d'une décision des autorités supérieures. A qui devais-je m'adresser ? Je priai et demandai l'aide du Seigneur.

Peu après, je remarquai dans la rue l'officier dont j'avais soigné la femme malade. Je courus vers lui et l'invitai à venir discuter chez nous, car j'étais épuisée et incapable de rester debout dans la rue. Quoique musulman, c'était un être *humain* qui avait honte du comportement de ses compatriotes. Il me promit de se rendre auprès du gouverneur et de demander la libération des jeunes institutrices (...) ⁽⁶³⁾ (p. 32).

Je marchais accompagnée du gendarme, rencontrant à chaque pas, d'autres gendarmes. A chaque station, je remarquais des Turcs assis par terre qui racontaient bruyamment leurs exploits des derniers jours. Un gendarme se vantait d'avoir brûlé vives dans une maison les «petites» de notre institution. Il racontait combien il «*s'était amusé*» à tirer par les ouvertures des fenêtres. Naturellement, les pauvres petites avaient poussé des cris encore plus aigus. *Mes petites !* Je les avais aimées comme mes propres enfants. Toutes ces petites si aimables. Chacune avait été si chère à mon cœur ! (p. 34).

Petit à petit, j'ai compris que nous étions partis à la recherche des institutrices. Mais très souvent on nous répondait : «*Il est trop tard maintenant !*» C'était une torture terrible. Finalement j'ai été conduite à l'état-major. Là étaient réunis tous les officiers supérieurs. Ils étaient très fiers d'avoir pu exterminer si vite les Arméniens. Ils avouaient s'être attendus à une plus forte résistance arménienne et regrettaient l'ampleur des mesures de préparation qui avaient été prises. Finalement on me confia les institutrices. Le commandant m'expliqua que c'est grâce à lui qu'elles étaient encore vivantes⁽⁶⁴⁾. Il avait pensé qu'il serait dommage de tuer des jeunes personnes aussi cultivées. Il valait mieux qu'elles deviennent l'ornement de leurs maisons [turques] ! (p. 35).

(...) Il⁽⁶⁵⁾ [le Docteur Assaf] se vantait désormais ouvertement d'avoir tué de sa main tous les Arméniens importants. Une de ses victimes était l'évêque des Arméniens. Le gouverneur avait donné sa parole d'honneur qu'il pourrait quitter la ville sous protection militaire, s'il se présentait volontairement pour une entrevue au siège du gouvernement. Mais avant même d'y arriver, il avait été tué dans la rue par Assaf⁽⁶⁶⁾ (p. 35).

(...) Un petit groupe d'Arméniens avaient pu atteindre les monts du Sassoun. Maintenant que les Turcs avaient accompli avec succès leur besoin dans la ville, ils envoyaient des soldats à la poursuite des fuyitifs. La population arménienne de Sassoun, avait été, depuis des temps immémoriaux, une population très brave et ces fuyitifs de Mouch qui n'avaient plus rien à perdre étaient décidés à se faire tuer, mais non sans se défendre jusqu'au bout. Faute de pouvoir faire monter leurs canons sur ces hautes montagnes, les Turcs furent obligés d'y envoyer, à plusieurs reprises, des renforts militaires (...) La supériorité du nombre l'emporta surtout lorsque les réserves alimentaires s'épuisèrent⁽⁶⁷⁾. Tous les Arméniens, sans exception, jeunes et vieux, furent massacrés sur place.

Ce comportement parut barbare, même aux yeux des Kurdes, qui refusèrent de tuer les femmes et les enfants⁽⁶⁸⁾. Ceci fut l'œuvre personnelle des Turcs. Lorsque l'on apprit que les Arméniens de Sassoun avaient été tués jusqu'aux derniers, ce fut une explosion de joie chez les Turcs de Mouch⁽⁶⁹⁾. Le commandant me dit : *«Il n'y a plus un seul de ces chiens-chrétiens dans le pays. Vous n'avez plus qu'à partir. Il n'y a plus rien à faire ici pour un étranger»*. Moi aussi, je commençai à songer à retourner dans mon pays, car je voyais que nos jeunes filles étaient en danger (p. 37)⁽⁷⁰⁾.

CONCLUSION

Alma Johansson a écrit plus de treize ans après les événements de 1915, seule responsable de l'orphelinat allemand de Mouch où elle est confinée entre juin et août 1915. Elle n'a pas été libre de ses mouvements. Cela signifie qu'elle n'a pas vu de ses yeux le massacre des Arméniens de la ville et encore moins de ceux de la Plaine et du Sassoun, massacre qu'elle évoque dans le style indirect propre à la tragédie grecque. Mais les décisions personnelles qu'elle a dû prendre, les véritables «négociations» qu'elles a menées avec les responsables civils et militaires turcs s'articulent autour des étapes du drame arménien dont elle donne une analyse pénétrante. Même si sa vision reste celle d'une missionnaire qui interprète le conflit entre Arméniens et Turcs comme un conflit entre chrétiens et musulmans, elle démontre que l'enchaînement des événements dans leur logique meurtrière obéit à une volonté délibérée d'éradication de la population arménienne de la part des autorités ottomanes.

Anahide Ter Minassian

Université de Paris I - Panthéon - Sorbonne
Août 1995

NOTES

1. Voici, parmi bien d'autres, quelques titres d'ouvrages relatifs à cette polémique.
Der Yéghiché kahana Ter Parsamian, Târono Inknapachtbanoutiounn ou Djarde (L'auto-défense et le massacre du Târon), Fresno, 1920 ; *Karo Sassouni, Tadjkahayastane Rous-sakan Tirapéoutian Tak, 1914-1918* (L'Arménie turque sous la domination russe, 1914-1918), Boston, 1927 ; *Vahan Papazian, Im Houchère* (Mes Mémoires), Beyrouth, 1952, t. II ; *Rouben, Hay Héghapokhakani me Hichataknière* (Les souvenirs d'un révolutionnaire arménien), Los Angeles, 1951-1952, 7 volumes. Dans le volume 7 on trouve le récit des combats de Mouch-Sassoun par *Sassountzi Mouchegh* (Avéissian), pp. 49-121 ; *Karo Sassouni, Patmoutioun Târoni Achkharhi* (Histoire du monde du Târon), Beyrouth, 1957 ; *Aghan Taronézi, Harazat Patmoutioun Târoni Achkharhi* (Histoire véritable du Târon), Le Caire, 1962 ; *Aghan Taronézi, Pataskhanatounère Târoni Yéghernin* (Les responsables de la catastrophe du Târon), San Francisco, 1966.
2. A. Ter Minassian, «Van 1915», in *Guerres Mondiales*, Paris, 1989, p. 35-59.
3. *Papazian, Op. cit.*, p. 347. Curieusement, le nom d'Alma est omis.
4. Après la prise de Van les volontaires arméniens menés par Andranik, ont atteint au prix de très durs affrontements avec les Kurdes et l'armée turque, le sud du lac Van, cherchant à faire la jonction avec les troupes russes arrivées à Manazkert, à quelques kilomètres de Mouch. Mais l'armée russe se heurte sur la route de Bitlis à une vigoureuse contre-offensive ottomane, ce qui amènera les autorités militaires russes à prendre la décision d'évacuer Van 18/31 juillet 1915. Ces mouvements du front ont sans aucun doute décidé les autorités civiles et militaires turques à en finir avec les Arméniens du Târon.
5. Totalisant au début du siècle à peine une centaine de familles concentrées dans Mouch et dans trois villages de la Plaine (Mogank, Havatorek et Terkévank) les protestants arméniens avaient vu sortir de leurs rangs un nombre relativement élevé de dirigeants bien formés dont le fameux Hakop Padveli. Dans ses *Souvenirs...*, Rouben porte un jugement extrêmement positif sur le rôle des pasteurs protestants dans le Târon.
«Ils apportaient l'éducation et les métiers, ils encourageaient la croissance économique, ils faisaient connaître les mœurs de l'Europe et de l'Amérique civilisées, ils cherchaient à développer chez le peuple la conscience de sa dignité. C'est à eux que l'on doit les progrès réalisés dans la culture de la pomme de terre et du tabac, l'introduction de plantes nouvelles...». Rouben, *Op. cit.*, t. 3, pp. 42-43.
6. Elle avait appris l'arménien et annonçait à ses malades dans les cas désespérés : *«Ղուկ Յիսուսի պիտի կրթուս»* (Toi, tu vas aller rejoindre le Christ !).
7. Ce qui est attesté par J. Lepsius, *Deutschland und Armenien — 1914-1915*, Potsdam, 1986, pp. 180-181.
8. Toujours sous l'égide de K.M.A., Alma Johansson a aussi publié dans les périodiques du K.M.A. des lettres et des rapports. Nous n'avons pas pu consulter ces documents.
9. La traduction précédée d'une courte préface de Arthur Beylerian fut publiée en feuilletton du 29.03.1980 au 28.06.1980.
10. Nous ne pratiquons pas le suédois. Mais capable de lire l'allemand, nous avons été aussi capable, à l'aide d'un dictionnaire suédois-français, de vérifier, presque page par page, le travail du traducteur.
11. Nous adressons nos remerciements à Petros Zartarian.
12. Itinéraire de l'Orient, *Guides Joanne*, Paris, 1861, p. 526.
13. *H. F. B. Lynch, Armenia : Travels and Studies*, t. 2, Beyrouth (réédition), 1965, p. 165 et sq. Lynch a fait deux voyages en Arménie. Le premier d'août 1893 à mars 1894, le second de mai à septembre 1898. Les voyages de Lynch encadrent en quelque sorte, les massacres hamidiens de 1894 à 1896.
14. *H. Lynch, Op. cit.*, p. 165.
15. Le «sérail», l'équivalent de l'Hôtel de Ville.

16. En réalité les églises arméniennes sont au nombre de sept.
17. Lynch, *Op. cit.*, p. 171.
18. Raya signifie le «troupeau» et par extension les paysans.
19. Tribus.
20. Les émigrés musulmans (entre 500.000 et 1.000.000) qui ont quitté le Caucase après la conquête russe 1828-1860).
21. R. Kévorkian et P. Paboudjian, *Les Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide*, Paris, 1992.
22. Id. p. 477 et sq..
23. Du mot «cordon», désignant le fil télégraphique.
24. Document N° 02. Dossier Mouch, Paris. B.N.P.
25. L'un des trois fondateurs de la F.R.A.. Meurt à Mouch en 1913.
26. Gaspar Bdéyan, «De Mouch à Alep au milieu des cadavres» (en arménien). Le témoignage a été recueilli et consigné par écrit par Sarkis effendi Bdéyan à Constantinople en 1918-1919, puis publié dans *Aghan Târonetzi. Histoire authentique du Târon*. Le Caire, 1962, pp. 551-636. Le «récit de Hrant» est extrait d'une traduction partielle du texte de Bdéyan due au Forum des Associations Arméniennes de France (en fait à son président Kégham Kévorian). Traduction qui a été établie à l'occasion du Procès Bernard Lewis à Paris (1995) à l'attention du tribunal français.
27. Supérieur du monastère de Sourp Karapet (du Saint Précurseur). Vardan vardapet avait été nommé vicaire de l'évêché de Mouch à la mort de Mgr Kharakhanian, en avril 1915. Le monastère de Sourp Karapet, un des plus grands sanctuaires d'Arménie, fut presque entièrement détruit en 1915 et fut le théâtre d'importants massacres.
28. Les bataillons de travail dans lesquels étaient versés les soldats arméniens désarmés avant d'être massacrés en masse.
29. Le Conseil diocésain laïque.
30. Le député turc de Mouch du parti Union et Progrès. Mouch avait aussi un député arménien, Kégham Ter Karapetian, affilié à la F.R.A.. Il était à Constantinople lors des événements de 1915.
31. Le Comité Union et Progrès, le parti au pouvoir.
32. Clan politico-familial.
33. Le «sérail». Voir *supra*, N° 15.
34. Contingents organisés et armés de malfaiteurs et de criminels par le gouvernement ottoman.
35. C'est le sous-titre d'ouverture. Cette interrogation concerne les réfugiés arméniens de Salonique. *Op. cit.*, p. 7. Nous renvoyons constamment au texte suédois.
36. «Schwester Christina» dont il ne sera plus question dans le récit d'Alma et «Schwester Bodil».
37. Depuis la déroute de l'armée ottomane à Sarikamish le typhus sévissait dans les vilayets ruraux.
38. C'est le *mutessarif* de Mouch, Servet bey.
39. C'est le Docteur Assaf. La suite montrera qu'il est probablement un ittihadiste.
40. Le 3 août 1914.
41. C'est le *bédel askéri*.
42. Ils sont versés dans les *amele taburi* (bataillons de travail). Voir le «récit de Hrant».
43. C'est le consul Holstein cité par V. Papazian.
44. C'est Vahan Papazian. Voir *supra*.
45. Les aide-soignantes, les enseignantes et les orphelines adolescentes comme le montre la suite du texte.
46. Les toits sont plats.
47. C'est-à-dire au nord-est d'où les Russes sont censés arriver.
48. Alma utilise le calendrier grégorien, en avance au XX^e siècle de 13 jours sur le calendrier utilisé par les Ottomans.
49. Nous savons qu'ils sont tous arméniens.

50. Suit un passage concernant la spiritualité précoce d'une petite Kariné âgée de 7 ans qui disparaîtra quelques semaines plus tard.
51. C'est-à-dire fin juin selon le calendrier.
52. Il s'agit de «Schwester Bodil». Il n'y a aucune allusion dans le texte au sort de «Schwester Christina».
53. Le dimanche 28 juin 1915. Voir le «récit de Hrant».
54. C'est-à-dire le lundi 29 juin. Voir le «récit de Hrant».
55. Hrant évoque les Circassiens, les Kurdes et les Turcs.
56. En fait la résistance arménienne a cessé le 30 juin.
57. Voir le plan de Mouch. Alma ne donne pas plus de précision.
58. Alma ne dit pas le nombre de ces enfants arméniens.
59. Alma cherche à réparer la porte brisée avec l'aide de deux femmes. L'une est tuée sur le coup, l'autre, Aghavni, une des «grandes» de l'orphelinat, est gravement blessée par des balles tirées des fenêtres du Dr Assaf.
60. La femme arménienne et Aghavni.
61. Dans les *hostans*. Gaspar Bdéyan confirme que l'on se débarassa ainsi des femmes et des enfants survivants de Mouch.
62. Alma ne précise pas leur nombre.
63. Alma n'a osé informer Sœur Bodil. Elle se rend auprès du gouverneur qui après l'avoir d'abord renvoyée, la fait convoquer.
64. Jamais Alma ne fait allusion aux violeurs sexuelles qu'elles (ou d'autres Arméniennes) auraient subies.
65. Malgré la joie et les larmes des retrouvailles, Alma rappelle une fois encore, le rôle personnel du Docteur Assaf.
66. Il s'agit de Vardan *vardapet*, massacré après avoir été atrocement torturé. Les conditions de son exécution restent obscures.
67. *Rouben, Op. cit.* La famine vint à bout de la résistance arménienne.
68. C'est une très fine remarque sur le comportement des Kurdes et sur leur conception des «lois de guerre». Les Kurdes furent le bras armé du gouvernement turc, mais en même temps, ils sauvèrent des femmes et des enfants arméniens en se les appropriant.
69. Le Sassoun fut effectivement encerclé en juillet-août 1915. En septembre 1915, Rouben et Vahan Papazian, réussirent avec un petit nombre de compagnons à percer les lignes turques pour aller chercher les secours russes. L'armée russe arriva à Mouch en février 1916. Il restait encore des survivants arméniens. Mais ceci est une autre histoire.
70. Nous arrêtons ici la traduction du texte d'Alma qui ne concerne plus Mouch mais son départ avec Sœur Bodil, les servantes et les jeunes filles arméniennes pour Mezireh (Kharpert) d'où elle part seule pour Constantinople afin d'alerter le monde.

A. T. M.
 Université de Paris I
 Panthéon - Sorbonne
 Août, 1995

ՄՈՒՇԸ 1915-ԻՆ՝ ԸՍՏ ԱԼՄԱ ԵՈՂԱՆՍՈՆԻՆ

ԱՆԱՀԻՏ ՏԷՐ ՄԻՆԱՍԵԱՆ

(ԱՄՓՈՓՈՒՄ)

Հակառակ որ հաստատուած իրականութիւն մըն է բնաջընջումը տարօնահայութեան՝ սակայն յարաբերաբար նուազագոյն չափով ծանօթ է անիկա պատմագրութեան մէջ: Անիկա՝ Տարօնի Աշխարհն է որ ծնունդ տուաւ ինչպէս Երէկի՝ նոյնպէս նաեւ այսօրուան բոլոր Սասունցի Դաւիթներուն, այսուհանդերձ հո՛ն էր որ գուցէ տեղի ունեցաւ ամենէն ամբողջականը Հայկական Տաւրնիինգի կոտորածներուն:

Տալէ ետք դիրքն ու տեղանքը Մուշին եւ հայ եւ թուրք դերակատարները օրուան՝ Տէր Մինասեան նախ կու տայ դէպքերուն մէկ պատումը Հրանդին՝ հրաշքով մը ջարդերէն ազատուած տղու մը, եւ ապա՝ Ալմա Եոհանսոնին: Երկուքը կ'ամբողջացնեն զիրար:

Իրականութեան մէջ՝ Տէր Մինասեանի ուսումնասիրութիւնը կը կանգնի վրան անգլիացի Լինչի, հայ Վահան Փափագեանի եւ Հրանդի եւ շուէտուիի Ալմա Եոհանսոնի տուեալներուն: Այս բոլորին մէջ նուազագոյն ծանօթն է վերջինը:

Եոհանսոնը շուէտացի միսիոնարուի մըն էր Մուշի գերմանական որբանոցին մէջ եւ առ այդ՝ ականատես վկան տեղի ունեցող բոլոր կոտորածներուն, որոնց մասին գրեց դէպքերէն լոկ մէկուկէս տասնամեակ ետք: Այսպէ՛ս էր որ 1930-ին Սթոքհոլմի մէջ լոյս տեսաւ իր *Ett folk i landsflykt* (Ա.Բարրի մէջ ժողովուրդ մը) մատենիկը, որ ունէր 49 էջ գրութիւն՝ 12 լուսանկարներով: Գործին յառաջաբանը կը պատկանէր Զիկրիտ Քուրքին: Յաջորդ տարի, 1931-ին, Սթոքհոլմի մէջ ֆրանսերէնով լոյս տեսաւ Եոհանսոնի *La vie des exilés arméniens* (Գաղթական հայերու կեանքը) խորագրով գործը, մինչ շուէտական մամուլի մէջ անիկա չղաղրեցաւ հրատարակելէ յօդուած յօդուածի ետեւէ:

Շուկտարմակ Պետրոս Զարդարեանն էր, որ 1979-ին հայերէնի թարգմանեց 1930-ի մատենիկը եւ յաջորդ տարին նաեւ որպէս թերթօն հրատարակուելէ ետք Փարիզի Աշխարհ շարքաթերթին մէջ՝ նոյն տարին իսկ, 1980-ին, լոյս տեսաւ որպէս հատոր՝ Արթիւր Պէյլերեանի յառաջաբանով:

Սակայն բացայայտելու համար ինչո՞ւն եւ ի՞նչպէս Մուշիկոտորածին՝ Տէր Մինասեան առաւելաբար կը յենի Հրանդի եւ Ալմա Եոհանսոնի գործերուն ու կը կատարէ անոնցմէ ընդարձակ մէջբերումներ: Այս ձեւով է որ առաջին անգամ ըլլալով շրջանառութեան մէջ կը մտնեն Մուշիկոտորածի հետ առընչուող հիմնական երկու գործեր:

Տէր Մինասեան կ'եզրակացնէ, թէ նոյնիսկ եթէ Ալմա Եոհանսոն դէպքերուն կը մօտենայ որպէս միսիոնարուհի եւ անոնցմէ ներս կը տեսնէ քրիստոնեայ եւ մահմետական բախում մը՝ իրականութեան մէջ «անիկա ցոյց կու տայ, որ դէպքերու շղթայագերծումը անոնց ոճրային տրամաբանութեամբ կը հնազանդի հայ ժողովուրդը բնաջնջելու օսմանեան իշխանութեան դիտումնաւոր մէկ կամքին»: